

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 33 (2003)
Heft: 11

Artikel: Mgr Bernard Genoud
Autor: Genoud, Bernard / Muller, Mariette
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-827621>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Mgr Bernard Genoud

■ **L'évêque de Lausanne, Genève et Fribourg veille sur près de 675 000 catholiques. En missionnaire infatigable, il a choisi d'être au milieu de son troupeau. Aussi n'est-il pas rare de le rencontrer dans quelque arrière-salle de bistrot enfumée où Monseigneur tient volontiers salon... en toute simplicité.**

Rien, sans doute, ne prédestinait ce natif de Châtel-Saint-Denis à devenir un jour l'évêque du plus grand diocèse de Suisse romande. Né dans une famille catholique modeste, il est le quatrième de cinq enfants. Si on priait beaucoup chez les Genoud, aime-t-il à raconter, on riait aussi beaucoup: «Mon père avait énormément d'humour. Il disait tout est noble chez nous, même le chat, c'est un... de Gouttière.» D'humour, Monseigneur n'en manque pas non plus. L'ancien professeur de philosophie y recourt souvent, histoire peut-être de mieux faire passer la pilule de concepts théologiques parfois difficiles à digérer. Sans détour, l'homme d'Eglise avoue aussi une passion totale pour la musique. Flûtiste, diplômé du Conservatoire de Lausanne, il a longtemps pratiqué la direction de chœurs. Aujourd'hui, c'est un diocèse qu'il dirige... avec cœur.

– **Comment doit-on vous appeler?**

– Officiellement, on dit Monseigneur Genoud et Monseigneur quand on s'adresse à moi. En France, on entend souvent Père Evêque, ce qui me plaît assez. Il y a ceux aussi qui ne savent pas et qui me disent Monsieur.

– **Depuis 1999, vous êtes l'évêque du diocèse de Lausanne, Genève et Fribourg...**

– Et Neuchâtel. Je l'ajoute toujours, parce que c'est le plus petit des cantons du diocèse, et c'est là aussi qu'il y a le moins de catholiques. Il ne figure pas sur le titre pour une raison historique. L'évêque porte en effet le titre

des villes où il a résidé et aucun évêque n'a jamais résidé à Neuchâtel, mais à Lausanne d'abord, puis à Genève, et ensuite à Fribourg.

– **Lorsque vous étiez enfant, souhaitiez-vous devenir évêque?**

– Non, pas du tout et encore moins quand j'ai su ce que cela signifiait plus tard lorsque j'ai été adulte et prêtre. Il faut être fou pour désirer cela! Petit, j'avais pensé devenir prêtre, puis, à l'adolescence, j'ai changé d'idée. Pendant longtemps, j'ai hésité entre la musique et la médecine. J'ai fait le collège classique – latin-grec – à Saint-Maurice et, parallèlement, des études de musique au Conserva-

toire de Lausanne. C'est en classe de philosophie que j'ai viré pour le sacerdoce. J'étais pratiquant. Nous étions une famille très catholique, pas bigote, mais très chrétienne. Enfant, j'allais souvent à la messe, la semaine. Pas par goût mystique, mais par amour de la musique. A Châtel, on chantait trois ou quatre messes de Requiem par semaine. Je les sais encore par cœur. Aujourd'hui, je peux vous chanter tout *le Requiem* en grégorien.

Et puis, il y a eu autre chose. Mon père, qui était veuf, s'était remarié. Quand j'ai compris que si sa première femme n'était pas décédée, je ne serais pas né, cela a été un choc. Je me rendais compte que j'avais une chance



« Il faut rencontrer les gens là où ils se trouvent »

incroyable d'exister. Derrière cela, il y avait une angoisse métaphysique: le risque de ne pas être entraînait une prise de conscience plus ou moins claire du risque de ne plus être. Le vertige du vide, en somme. Plus tard en classe de philosophie, j'ai découvert que Dieu est une réalité intellectuelle aussi. Cette fois ce n'était plus simplement ma vie et la religion, mais c'était ma vie qui devenait une religion, au sens fort du terme: *religare*, relier, «une relation».

– **Comment vos parents ont-ils accueilli votre décision ?**

– Mes parents, étant croyants, l'ont bien accueillie. J'avais déjà un frère prêtre; il est curé de Rolle actuellement. Mon papa a tout de même été peiné, non par ma vocation mais parce que je n'avais rien dit de mon cheminement. J'avais manqué d'ouverture. J'étais adolescent: je voulais prendre ma décision tout seul. Je ne voulais pas qu'on m'impose quelque chose.

– **Vous-même, n'avez-vous jamais regretté ce choix, sachant que vous ne pourriez pas fonder de famille ?**

– Non, ce n'est pas un regret. Choisir, c'est toujours renoncer à quelque chose. Dans une vie, à mesure des choix, l'éventail des possibilités se referme. Je sais évidemment la splendeur de la famille. Mes belles-sœurs disaient que j'aurais fait un bon père de famille. C'est vrai que cela aurait été une belle chose...

– **De quel milieu êtes-vous issu ?**

– Une famille très simple. Mon papa était d'abord épicier, puis il est devenu employé de banque. Il a ouvert la première agence d'une banque à Châtel-Saint-Denis. Il était aussi officier d'état civil. C'était une sorte de tradition dans la famille. Depuis l'époque où l'état civil a remplacé les registres paroissiaux en 1848, sauf une interruption de 7 à 8 ans, ce sont toujours des Genoud – mon arrière-grand-père, mon grand-père, mon père – qui

ont tenu les registres civils. Mon frère, qui s'en occupait, vient de prendre sa retraite et cette fois la lignée est éteinte.

– **Votre charge d'évêque vous laisse-t-elle quelques loisirs ?**

– Très peu. Mais je ne me sens pas écrasé. Je ne peux pas dire que les loisirs me manquent. J'ai été habitué à beaucoup travailler, comme collégien déjà, puis plus tard au séminaire.

– **La musique tient-elle une grande place dans votre vie ?**

– J'ai une formation de flûtiste et ensuite j'ai pratiqué la direction chorale. J'étais maître de chant au séminaire, sous-directeur de Pierre Kaelin. Mais c'est à Saint-Maurice que j'ai le plus reçu dans le domaine de la musique. J'ai eu la chance d'y rencontrer Georges Athanasiades, un tout grand organiste, et mon maître, Marius Pasquier, un très bon violoniste et

de flûte chez un type qui ne savait pas en jouer ! Lorsque je suis arrivé au Conservatoire à Lausanne, je n'avais jamais eu de véritables leçons de flûte. J'ai pourtant tout de suite été admis en secondaire et après deux ans, j'ai passé mon certificat. Je pense que j'étais doué, mais j'ai aussi beaucoup travaillé.

– **Avez-vous encore le temps d'en jouer ?**

– J'ai un contrat moral avec le Bon Dieu. Lorsque j'ai déménagé ici à l'évêché, j'avais rempli beaucoup de cartons, dont ceux qui contenaient mes partitions. Les déménageurs se sont trompés, ils ont tout mis au grenier. Impossible de retrouver mes partitions dans la masse des cartons ! J'aurais pu en racheter, bien sûr, mais ce n'est pas pareil, car des partitions personnelles portent des annotations, des remarques. Une nuit, j'étais éveillé – je suis parfois insomniaque – et je me souviens avoir entendu sonner deux heures et demie.

J'ai prié, c'est-à-dire un peu engueulé le Bon Dieu, parce que c'est cela aussi prier. Je lui disais: «Tu pourrais au moins me faire une fleur en m'aidant à retrouver mes partitions. Je ferais de nouveau de la musique. Ce serait bon pour mon équilibre et je te servais mieux.» Là-dessus, je me suis endormi. Vers trois heures, je me suis réveillé avec une espèce d'intuition. En pyjama, lampe de poche, dans les galetas, je suis tombé pile sur mes partitions. J'ai eu droit à mon petit miracle ! Maintenant, quand je peux, je fais une heure de musique et davantage pendant mes vacances.

– **A votre niveau d'évêque, que souhaiteriez-vous pouvoir changer dans l'Eglise ?**

– Ce n'est pas uniquement du côté de l'institution que je voudrais voir une évolution, mais du côté des chrétiens. Qu'ils prennent conscience de ce dont ils se privent. La pratique religieuse est en baisse. Je suis effaré de voir que les gens cherchent des valeurs, en allant picoter à droite à gauche dans des spiritualités diver-



Nicole Chuaid

« Je peux vous chanter par cœur toute la messe de Requiem en grégorien. »

chef de chœur, avec qui j'ai étudié... la flûte. Lui ne savait pas en tirer un son, mais il était capable de me dire si ce que je faisais était correct ou pas. En somme, j'ai pris des leçons



Nicole Chuard

«J'ai aussi une limite d'âge, mais elle est fixée à 75 ans.»

ses. Ils font alors des amalgames, qui ne tiennent pas la route. C'est comme si, pour faire une auto, vous preniez le volant d'une VW, les roues d'une «deux lapins» et le moteur d'une Ferrari. Vous ne réussirez pas à en faire une voiture cohérente. Nous, croyants, pour dire les grandes valeurs, la justice, la paix, la beauté, le vrai, le partage, la charité, l'accueil, un seul mot nous suffit. Ce mot, c'est Dieu. Les gens ont besoin de vérité, de justice et ils ne savent pas où les trouver.

– **Pour mieux annoncer son message auprès de la société d'aujourd'hui, l'Eglise ne devrait-elle pas se réformer ?**

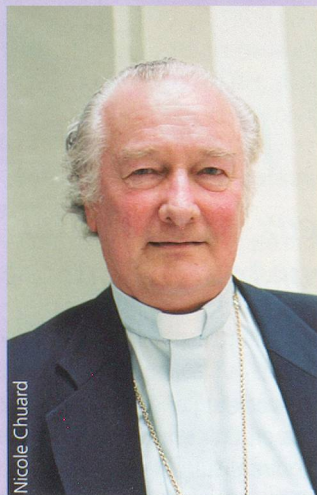
– Pas l'Eglise, mais les hommes d'Eglise. Je distingue toujours l'Eglise et son personnel. L'Eglise, c'est Dieu, l'Esprit Saint, l'Evangile et il n'y a pas à la réformer. Par contre, nous, le personnel, sommes tous de pauvres pécheurs. C'est à cause de cette pauvreté que nous ne sommes pas assez missionnaires, pas assez rayonnants. Quand se lèvent des saints, les gens se regroupent autour d'eux. Encore une fois, le message «tu es fait pour le bonheur absolu, pour la beauté» n'a pas à être réformé. En tant qu'humains, hélas, nos misé-

res brouillent le message. C'est vrai, l'emballage est parfois si peu attirant qu'on en oublie le cadeau qui est à l'intérieur.

– **On fait beaucoup de reproches à l'Eglise. Par exemple, le célibat des prêtres, au 21^e siècle, est-il encore une nécessité ?**

– Ce n'est pas une nécessité, mais le célibat a un rôle prophétique premier, en ce sens qu'il questionne beaucoup. Si vous entrez dans un séminaire ou une maison religieuse, vous voyez là des types, ou des femmes, qui auraient pu faire une belle carrière dans les sciences, en politique ou ailleurs. Mais ils ont

Mes préférences



Nicole Chuard

Une couleur	Rouge
Une fleur	La rose
Une odeur	La lavande
Un plat	La fondue au vacherin
Un pays	La Suisse
Un livre	La Bible
Un film	<i>Le Journal d'un Curé de Campagne</i> , de Robert Bresson
Une musique	Bach
Une œuvre d'art	La Pietà, de Michel-Ange
Une personnalité	Le cardinal Journet
Une qualité humaine	La vérité
Un animal	Le chat
Une gourmandise	Les pâtes de fruit

choisi de donner leur vie à Jésus-Christ. Si l'on est un tout petit peu honnête intellectuellement, on doit se dire: un Dieu qui peut motiver ainsi, mérite qu'on y regarde de plus près. Le célibat, à condition qu'il soit bien vécu, est un acte prophétique, au sens de proclamation, bien supérieur à mon avis à toutes les prédications et à tous les raisonnements philosophiques et théologiques. Dès le début, il a été à l'honneur dans l'Eglise. Mais en parallèle, il existait un deuxième clergé formé d'hommes mariés. Toutefois, ceux qui entraient dans les ordres en étant mariés le restaient, et ceux qui étaient entrés célibataires le demeuraient également. Au Concile de Trente en 1530, l'Eglise demanda la vocation de célibat pour tous les prêtres. Cette décision perdure aujourd'hui, mais il se pourrait très bien que l'Eglise décrète, en fonction des besoins du temps, qu'on puisse à nouveau ordonner des hommes mariés. Je pense qu'on y arrivera. C'est mon avis personnel, mais il est partagé par l'ensemble de l'Eglise catholique en Suisse. Ce n'est en tous cas pas contraire à la foi.

– Les églises se vident, la pratique religieuse est au plus bas. Vous, vous avez pris votre bâton de pèlerin pour aller au-devant de vos fidèles dans les bistros. Pensez-vous ainsi les ramener à l'Eglise?
 – C'est une des façons. La hiérarchie a aussi des torts. Pendant longtemps, les évêques étaient de grands seigneurs qu'on n'osait pas rencontrer. Aujourd'hui, la majorité des évêques font tout ce qu'ils peuvent pour être plus populaires. Moi, j'aime bien le contact. Je vais partout: j'étais au collège de la Cité à Lausanne, j'ai aussi rencontré des membres du Rotary, je suis allé sur le site de la Galère à Morges. Je vais dans les pénitenciers, dans les écoles et les universités. Je crois qu'il faut rencontrer les gens là où ils sont. Autrefois, l'église était le seul lieu de rencontre, ce n'est plus le cas aujourd'hui.

– Le christianisme dans nos sociétés modernes est en perte de vitesse. En revanche, on assiste à la montée de l'islam, cela vous inquiète-t-il?
 – Le fondamentalisme est inquiétant. L'islam est une foi, comme le christianisme. Au fond, Allah et Dieu, c'est le même. Dans la mesure où une religion n'est pas exclusive, j'applaudis. Dès que certains mouvements religieux veulent imposer quelque chose, je ne suis

«Il faut laisser aux gens le temps d'être, après n'avoir eu que celui de courir.»

plus d'accord. Nos croisades étaient tout aussi indéfendables. A une foi qui fait peur, à une religion qui aliène la liberté, je dis non. Tout ce qui déshumanise est une insulte à Dieu. Dieu s'est fait homme, donc il aime l'homme. Ce qui abîme sa créature, le touche. Si vous possédez un beau tableau, et que quelqu'un vient le griffonner, vous ne serez pas content. L'image de Dieu est souvent barbouillée. C'est le mépriser que de le barbouiller ou de le défigurer. Tant que les religions, islam compris, vivent dans la tolérance – un concept qui exige la réciprocité – alors oui, j'approuve.

– Vous avez 61 ans, devrez-vous prendre votre retraite à 65 ans?

– Non, j'ai aussi une limite d'âge, mais elle est fixée à 75 ans. C'est un peu long, je l'avoue. Si je vois que je ne suis plus très en forme, plus capable d'être utile à ce diocèse, que je deviens un poids pour lui, je donnerai ma démission. Quant au troisième âge, je le dis et le redis souvent, c'est un formidable réservoir de ressources. On a affaire aujourd'hui à un nombre incroyable de jeunes retraités en pleine forme, bourrés de compétences et qui ne demandent qu'à aider.

– Ce 3^e âge ne pourra peut-être plus être aussi disponible, puisqu'on envisage d'élever l'âge de la retraite. Qu'en pensez-vous?

– Je ne suis pas économiste. Je ne me rends pas compte des nécessités financières. Mais je crois que c'est une grave erreur. Il faut laisser aux gens le temps d'être, après n'avoir eu que le temps de courir. C'est bien gentil de retarder l'âge de la retraite, mais alors ne pénalise-t-on pas toute une jeunesse qui se trouve au chômage avant d'avoir commencé à travailler? Ne vaudrait-il pas mieux donner la priorité aux jeunes qui entrent dans la vie active, plutôt que d'obliger des personnes à travailler plus longtemps contre leur gré?

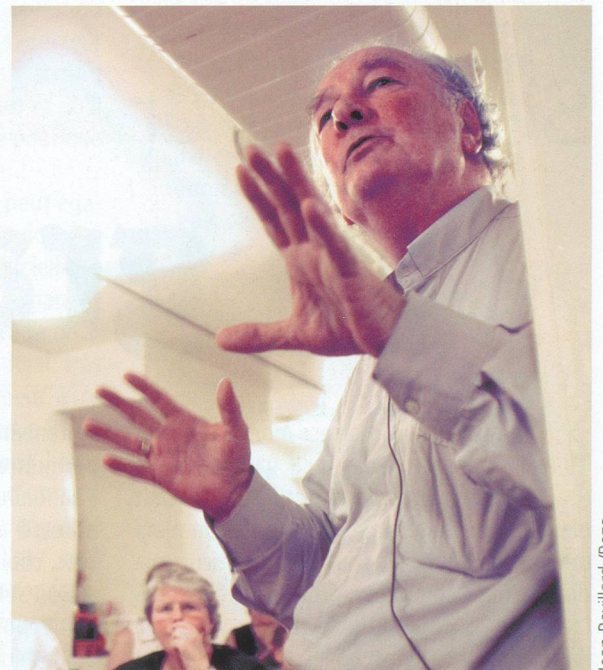
– Le pape Jean-Paul II ne montre pas vraiment le bon exemple. L'image qu'il

donne n'est pas celle d'une Eglise jeune et dynamique. Ne pensez-vous pas qu'il devait démissionner?

– C'est vrai: on a mal de le voir souffrir ainsi. Il est très handicapé physiquement, mais intellectuellement, sa tête n'a pas bougé. Il luttera jusqu'au bout. Bien sûr, il ne faudrait pas que tout le monde fasse la même chose. Toutefois, son témoignage est important dans une société qui valorise tellement la jeunesse. Lui, montre qu'il y a place pour d'autres valeurs. Cette image-là ne me dérange pas.

– En ce début du mois de novembre, qui commence par la Toussaint et la Fête des morts, quel message souhaiteriez-vous apporter à tous ceux qui sont dans la peine?

– D'abord justement, il faut désolidariser la Toussaint de la Fête des morts. Il y a des milliards de saints, ce sont tous ceux qui nous ont précédés. La Toussaint représente l'immense majorité de l'Eglise, la cohorte du Christ. Dieu valorise les cadeaux qui lui ont



Jean Revillard/Rezo

«J'aime bien le contact. Je vais partout: dans les écoles, les universités, les pénitenciers.»

été faits, surtout par les plus simples. La Toussaint leur est dédiée. C'est la remise à l'heure des pendules, la fête la plus sociale que l'on puisse imaginer.

Propos recueillis par Mariette Muller

»» Rencontres «au bistrot» avec Mgr Genoud: 10 novembre et 8 décembre, à 19 h. Théâtre du Passage, Neuchâtel.